

Jean-Philippe
DELHOMMIE

COMIQUE
DE PROXIMITÉ

roman

Comique de proximité

DU MÊME AUTEUR

Romans

Mémoire d'un pitbull, Denoël, 1999
La Dilution de l'artiste, Denoël, 2001

Albums

Polaroïds de jeunes filles, Albin Michel, 1990
Le Drame de la déco, Denoël, 2000
Art contemporain, Denoël, 2001
La Chose littéraire, Denoël, 2002

Jean-Philippe Delhomme
Comique
de proximité

roman

DENOËL

*En application de la loi du 11 mars 1957, il est interdit de reproduire
intégralement ou partiellement le présent ouvrage sans l'autorisation de l'éditeur
ou du Centre français d'exploitation du droit de copie.*

www.denoel.fr

**© 2005, by Éditions Denoël
9, rue du Cherche-Midi, 75006 Paris**

1.

Mélancolie automnale

Le livre était sorti depuis maintenant trois mois et demi et un silence absolu semblait s'être définitivement refermé autour de l'événement.

C'était ce silence maladif et sans espoir des pavillons d'hôpital un soir de neige. C'était comme filmé en vieux super-huit tressautant, la vision d'alignements de platanes aux branches tronquées, dans un square administratif, un dimanche après-midi de 1^{er} janvier.

Il n'y avait eu ni drame ni grands cris. Le livre, songeait Laurent L., n'aurait rien été d'autre que ces petites valises déglinguées que l'on aperçoit parfois les dimanches soir abandonnées sur le trottoir au pied d'un arbre. Plus ou moins dispersés autour, deux ou trois objets ayant appartenu au défunt anonyme dont on vient de vider l'appartement. Un agenda sans feuilles, une chaussure unique, un porte-monnaie au fermoir décousu, une pile de quotidiens jaunis reliés par une ficelle : tout cela disparaît dans la nuit, repoussé par le puissant jet d'eau d'un véhicule de nettoyage et au matin, il y a place nette.

Si seulement, dans le cas du livre, il y avait pu avoir place nette !

Mais c'était loin d'être le cas : tout au contraire, sa disparition avait tourné à l'obsession malade, entraînant à sa suite un cortège d'incertitudes, de questionnements sans fin que Laurent L. retournait en tous sens. Mais le plus pénible pour lui était encore de se replacer dans l'état d'esprit, invraisemblable avec le recul, des semaines précédant la sortie.

Il se souvenait alors de son enjouement distancié, de cette décontraction confiante avec laquelle il parcourait les pages « Livres » des différents journaux, simplement pour se faire une idée du paysage littéraire, de voir à qui *il allait se frotter*. Il guettait à la radio des signes avant-coureurs, des échos préliminaires de la parution, écoutant avec une bienveillance fraternelle des interviews d'écrivains. Lui qui d'ordinaire ne regardait jamais la télévision s'était mis à suivre les émissions où l'on invite des auteurs, et par jeu — croyait-il encore — s'entraînait mentalement à répondre du tac au tac à n'importe quelle question plus ou moins absurde sur l'écriture, les personnages, les livres des autres, et allait même jusqu'à se composer un visage impassible ou amusé en prévision de ces moments où un chroniqueur vient lire un long texte de mise en boîte.

Se rendant compte que rien de tout cela ne serait facile, il s'était pourtant préparé à l'épreuve avec la tranquille assurance et la joie paisible du moine tibétain qui sait qu'approche le moment de passer de l'autre côté du miroir, ou plutôt de se débarrasser tout à fait de l'idée même de miroir.

Sans se cacher qu'il s'agissait d'une préoccupation un peu vaine, Laurent L. avait longuement réfléchi aux vêtements qu'il porterait lors des événements liés à la sortie.

Un costume sombre, légèrement étriqué, porté sur une simple chemise blanche déboutonnée d'un ou deux crans, dont les poignets dépassent avec désinvolture des manches de la veste, de manière à souligner, voire à poétiser, les mouvements de mains accompagnant le discours, lui paraissait le vêtement adéquat. Il allait même jusqu'à imaginer dans cette tenue une forme d'insolence, de provocation élégante, incarnant selon lui un idéal de modernité littéraire.

Il se mit donc en quête d'un tel costume, dont il n'avait, jusqu'à présent, possédé que des approximations plus ou moins heureuses. Il consacra plusieurs journées à cette recherche, envisageant même, afin de se faciliter l'accès aux lieux de shopping, d'exploser son budget en achetant un scooter. Non, l'investissement ne lui paraissait pas absurde, car il voyait dans le fait de se traîner en métro ou en autobus jusqu'aux boutiques de luxe, un côté laborieux, un manque de fluidité, qui aurait pu contaminer la sortie du livre. Grisé par l'imminence de la publication, il usait d'ironie avec des vendeurs qui d'ordinaire l'auraient intimidé et considérait les jeunes vendeuses avec la même morgue que si celles-ci étaient venues lui soumettre des books d'actrices. Il en détaillait tranquillement les charmes, savourant l'érotisme d'une nuque lorsqu'elles s'agenouillaient à ses pieds pour régler un ourlet, ou évaluant la nervosité d'un poignet, la finesse d'une main glissée dans la taille d'un pantalon qu'il prétendait trop étroit. Et c'étaient autant de désirs vagues, qui ne se dédoublaient d'aucune frustration, car il était convaincu de l'ampleur des possibilités dès que le roman serait sorti.

Après avoir essayé divers costumes correspondant plus

ou moins à ses critères, il s'emballa finalement pour un bleu marine à fines rayures. Cela l'amusait, vestimentairement parlant, d'associer la brutalité financière du jeune *trader* au romantisme littéraire. C'était du demi sur mesure, donc plus cher, mais aussi plus long à finaliser, et il ne se résigna au délai qu'en se persuadant que les télévisions ne surviendraient peut-être pas tout de suite.

Son achat à peine réglé, il s'aperçut que cette tenue était devenue un cliché télévisuel. Tous les animateurs, chez qui la sacro-sainte « insolence salvatrice » surenchérrissait sur l'inévitable décontraction, arboraient cet uniforme. Bientôt, il constata qu'il s'appliquait même aux plus institutionnels d'entre eux, ainsi qu'à tous leurs invités : sportifs, entraîneurs, étoiles de la gastronomie, etc.

Il s'imagina avoir failli commettre une gaffe qui n'aurait peut-être pas coulé le bouquin, mais certainement tous les suivants. Aggravant son découvert, il reprit le chemin des boutiques, en quête du jean et du col roulé parfaits. Un jean sombre, et un col roulé à la climatologie polyvalente, susceptible d'être toléré aussi bien dans un studio surchauffé que sur un trottoir glacial dans l'attente d'un taxi, mais dont l'élégance universelle permettrait également de passer d'une signature en milieu populaire à un cocktail mondain. On lui avait raconté le cas d'un écrivain à succès se changeant dans les toilettes d'un mégastore à l'issue d'une prestation, avant de repartir pour des cercles plus élitistes, et il souhaitait autant que possible éviter ce genre de situation non seulement ridicule, mais aussi prêtant un peu trop le flanc au procès en insincérité.

Le second tour de shopping lui donna l'occasion de revoir quelques-unes des plus troublantes vendeuses. Celles-

ci semblaient d'ailleurs ne pas se souvenir de lui, ce qui ne l'affecta que très peu, tant il avait l'esprit ailleurs.

Satisfait des corrections apportées à son aspect extérieur, Laurent L. laissa passer plusieurs semaines avant de subitement s'inquiéter du livre. Le fait que les 230 exemplaires envoyés aux journalistes aient pu s'évanouir à ce point dans la nature, sans la moindre résistance, constituait pour lui un mystère.

L'attachée de presse était une grande femme brune, le front altier, le menton fermement dessiné, poliment cordiale, mais avec dans l'expression un je-ne-sais-quoi laissant entendre qu'elle savourait une sorte de volupté secrète, ou de drame interne, qui tenait l'interlocuteur en position d'exclusion. Il fut tenté de l'appeler pour prendre des nouvelles, mais il supposa qu'il y avait quelque chose d'inconvenant, de ridicule, à l'entretenir de « petits sujets », d'anxiétés d'auteur qui de toute évidence ne l'intéresseraient pas. Si encore, il avait pu prendre un ton complice, ou dégagé, pour s'entretenir avec elle, mais la question plongeait trop ses racines dans l'intime, le « mal être ». Au mieux ne ferait-il que lui transmettre sa propre nervosité, conclut-il.

C'est alors que les vannes du doute et de l'inquiétude s'ouvrirent en grand, emportant Laurent L. dans leurs remous.

Ainsi, il se rendait deux ou trois fois par jour au kiosque. Il commençait par y feuilleter les journaux et magazines, puis ne trouvant rien le concernant, il les achetait et se précipitait chez lui afin de pouvoir les examiner plus en détail. Qu'aucune mention ne fût faite de son nom dans

les pages « Livres » ne suffisait pas à le faire abandonner, loin de là. Il lisait scrupuleusement jusqu'aux courriers des lecteurs, allant même jusqu'à détailler les petites annonces, n'excluant pas que par le biais des messages personnels, un taulard anonyme, ou une ancienne petite amie, ait pu choisir ce canal pour émettre une opinion sur son roman.

Son assiduité télévisuelle augmenta dans des proportions alarmantes. Il se retrouvait à suivre de consternants débats, en plein après-midi, sur des chaînes marginales. Il supportait d'interminables interviews de gens de théâtre dont les efforts de communication étaient un supplice pour le téléspectateur impatient. Dans l'espoir sans cesse déçu que, par le miracle d'un enchaînement absurde, le prochain sujet serait son livre, il s'infligeait d'écouter jusqu'au bout acteurs et actrices de cinéma débitant leurs anecdotes de tournage, évoquant avec une émotion surjouée des rôles qu'un scénariste s'était forcé à écrire en bâillant. L'armée des chroniqueurs culturels avait envahi son horizon intime. Ils étaient les idoles imprévisibles d'une religion dont son téléviseur constituait l'autel. Il en conçut tout un système de superstitions, qui l'amenait à craindre les conséquences de telle ou telle action quant à la survenue du phénomène médiatique. La disposition des objets dans l'appartement, mais aussi une attitude générale, toute une chaîne de décisions, de paroles prononcées ou retenues, de choses vues — un chien boiteux, un oiseau mort — prenaient valeur de signe. Il s'en voulut longtemps d'avoir refusé une pièce à un SDF, et le paya plusieurs soirs de suite devant la télévision, où plusieurs ouvrages, à l'exclusion du sien, furent traités avec un

enthousiasme exceptionnel. Enfin, il se culpabilisa de la légère baisse de confiance, d'allant, qu'il sentait en lui, et qui devenait de plus en plus discordante par rapport à l'énergie sans cesse renouvelée des émissions. De tout cela résultait une sensation d'oppression. C'était pour Laurent L. comme si quelqu'un d'extrêmement pesant s'était assis par inadvertance sur son thorax, et qu'il n'y ait eu aucun moyen de lui faire savoir.

À un dîner qui réunissait de jeunes pigistes, quelqu'un lui demanda gentiment des nouvelles du livre. D'une voix étranglée, il dut admettre qu'il n'en avait aucune. L'ami d'une fille, employé chez un soldeur, se lança dans une improvisation ironique. Effectivement, le titre lui disait quelque chose. Pas le nom : il y avait tellement d'auteurs nouveaux. En recoupant les dates, le pic semblait avoir eu lieu environ dix jours après les expéditions. Ainsi, pendant quelques jours, ils avaient été littéralement saturés. Chaque fois qu'un journaliste sortait le bouquin d'un sac plastique bourré d'envois de services de presse, les employés secouaient la tête. La consigne était de n'accepter, par complaisance, que les livres dédicacés aux célébrités médiatiques, qui le plus souvent confiaient cette tâche à une employée de maison, ou à un assistant. Dépités, les collaborateurs de moindre importance préféraient abandonner leur exemplaire sur le boulevard. Il y avait un banc, juste en face, sur lequel les piles s'amoncelaient sans que personne y touche. Tout au plus, une racaille qui passait par là, par désœuvrement, y balançait un bon coup de pied, s'amusant à disperser les ouvrages. On retrouvait, parfois jusqu'à la Seine, des pages déchiquetées, emportées

par le vent ou prises dans les roues des patins à roulettes de la manifestation du vendredi soir. Une chose était certaine, c'est que l'on n'avait jamais vu personne ramasser le bouquin. Pas même un marginal, qui pourtant aurait pu s'en faire un oreiller, du moins un repose-tête.

— C'est curieux, observa l'un des convives, que dans de tels cas les auteurs n'aient pas l'idée de venir récupérer leurs propres œuvres. C'est exactement comme d'abandonner ses enfants sur le trottoir.

Il plaisantait, précisa-t-il, mais malgré tout, cela en disait long sur l'estime dans laquelle tous ces écrivains en surnombre tenaient leurs propres textes. S'ils ne rencontraient pas immédiatement le succès, ils se vexaient et se détournaient de leurs ouvrages, feignant de ne les avoir jamais conçus. Et ces gens-là voulaient qu'on les lise : cela laissait songeur !

Laurent L. voulut savoir si les livres portaient encore les noms de leurs dédicataires. Naturellement, lui répondit-on, il y avait des noms, des dédicaces entières, que les nouveaux s'amusaient à lire à voix haute. Les convives s'excitèrent un instant à cette idée, mais le type haussa les sourcils, signifiant son désabusement : oui, évidemment, c'était drôle au début, mais on s'en lassait vite.

Une invitée chargée de la rubrique « Astuces » dans un féminin expliqua qu'elle remplissait son coffre de voiture au fur et à mesure des livres qu'elle recevait, évitant ainsi qu'ils engorgent son appartement. Lorsque le coffre débordait, elle se garait en double file devant un soldeur pour vidanger.

Laurent L. se souvenait des déboires de Rubempré dans

Illusions perdues, mais, malgré tout, il était stupéfié par la violence moderne.

Quelqu'un s'excusa du cliché, mais rappela que des milliers de kilomètres carrés de forêt disparaissaient quotidiennement, conséquence directe de la surproduction de textes, et que peut-être chacun — il disait cela sérieusement —, vanité et problèmes d'ego mis à part, devait se poser la question : mon caprice d'écriture justifie-t-il la destruction de la planète ? Tandis qu'autour de la table, on acquiesçait ou minimisait en fonction de catastrophes autrement graves, Laurent L. déclara qu'il avait lu quelque chose, et peut-être même vu un sujet photos, à propos de ce que l'on appelait maintenant des plantations d'« arbres à livres ». « Arbre à livres » était le terme générique pour désigner des sous-espèces sans âme, plantées uniquement à effet d'imprimerie, et dont il n'y avait aucune raison de se désoler de l'abattage. Dans les régions de production les mieux organisées, les alignements d'arbres fuyaient jusqu'à l'horizon, classés par ordre alphabétique, telles des allées de parking, et en fonction de certains quotas, il arrivait qu'une ou deux rangées, d'un coup, soient expédiées directement chez le soldeur pour gagner du temps.

Après cette soirée funeste, les journées de découragement se succédèrent. L'auteur du livre disparu s'adonnait à de longues marches sans but à travers Paris au cours desquelles, à un moment donné, il finissait toujours par s'engouffrer dans une grande surface culturelle, espérant y trouver du réconfort. Généralement, les pochettes de disques agissaient en bon dérivatif. Il commençait par arpenter les rayons, offrant un visage désillusionné aux gens qu'il

croisait. Puis, passant devant une borne d'écoute, il saisissait un casque, et écrasant nerveusement du pouce la touche « avancer » faisait défiler les débuts des morceaux. La plupart du temps, tout lui semblait insipide et exaspéré par quelques secondes d'une nappe de synthé, il se débarrassait brusquement des écouteurs, son désespoir augmenté de plusieurs degrés, et s'éloignait en secouant la tête de dégoût.

Mais parfois un thème, ou simplement un son, lui donnait le sentiment qu'il y avait dans une production quelconque un remède possible. Il allait de soi que les choses les moins commerciales lui paraissaient le plus en accord avec ses dispositions intérieures, mais pas uniquement. Il pouvait tout aussi bien se rabattre sur un succès comme un médicament grand public, un paracétamol qui n'avait aucune raison de ne pas lui faire d'effet, ne serait-ce que deux bonnes heures.

Au rayon jazz, les pochettes elles-mêmes irradiaient d'un effet placebo par anticipation. Les photos, les titres, l'allure des musiciens, tout ce qui évoquait une mélancolie à contre-courant agissait sans qu'il lui fût nécessaire de les écouter pour se sentir mieux.

Il ne pouvait ensuite s'empêcher d'aller traîner au rayon livres inspecter les mises en place de son roman. Dans les rares cas où il finissait par l'apercevoir, c'était toujours au pire endroit. Il avait repéré ses compagnons d'infortune : cinq ou six titres obscurs qui se trouvaient fréquemment regroupés dans le même secteur. Le plus triste, pensait-il, était qu'il ne ressentait aucune sympathie pour leurs auteurs. D'ailleurs, tous se haïssaient probablement, furieux d'être assignés à cette promiscuité médiocre. L'un des livres qu'il

avait remarqué depuis le début à cause d'un titre particulièrement naïf et sans défense fut le premier à disparaître du groupe. Après un instant d'apitoiement hypocrite, il l'oublia complètement, avant de s'apercevoir, quelques semaines plus tard, que l'ouvrage avait simplement migré pour réapparaître parmi les meilleures ventes.

Le costume s'était également effacé de sa mémoire, et ce fut pour Laurent L. une surprise désagréable d'apprendre qu'il était prêt. S'étant résolu à en prendre livraison, il refusa cependant de l'essayer sur place, craignant d'exhiber son malheur, sachant qu'il ne possédait plus la désinvolture nécessaire pour faire bonne figure devant les impitoyables vendeuses, tout entières justifiées par l'image de la marque qui les employait.

Lorsque, par un après-midi blafard, il se décida enfin à le sortir de sa housse qui sentait le plastique neuf, il lui apparut nettement que c'était un costume de banquier classique, ni plus ni moins. On était loin du dandy rock, mais proche du financier conservateur, avec quelque chose d'inquiet. Inexplicablement, il n'avait rien d'étroit, mais était même un peu trop ample. Quant au tissu qui lui avait paru posséder une sorte de matité distinguée, d'épaisseur littéraire, il révélait à la lumière d'hiver une légère brillance. Sa texture même faisait suspecter l'une de ces innovations technologiques bon marché à destination de voyageurs d'affaires, soucieux de pouvoir rester longtemps assis sans froisser leurs vêtements.

Dans un accès de radicalisme, il fut tenté de fourrer le costume dans un sac et de le descendre immédiatement dans la poubelle commune de l'immeuble. Puis il se força à réfléchir : tout cela était un peu hystérique, pourquoi ne

pas attendre un peu, reconsidérer les choses dans quelques jours ?

Une semaine plus tard, à la tombée de la nuit, alors que le bilan de la journée, une fois de plus, était plutôt mauvais, le téléphone sonna. À la cordialité forcée de la voix, il crut d'abord qu'il avait affaire à une démarcheuse de fenêtres isolantes. Tandis qu'il se durcissait intérieurement pour l'envoyer balader au plus vite, il comprit qu'il s'agissait de quelqu'un, probablement une assistante, qui travaillait pour une émission de télé. Ils préparaient un thème sur la surproduction littéraire, lui expliqua son interlocutrice. Elle avait eu son nom par sa maison d'édition parmi d'autres pour qui cela n'avait malheureusement pas marché. Est-ce que ça l'amusait de participer ?

Sans attendre de réponse, la fille posa quelques questions : est-ce qu'il regrettait son aventure littéraire ? En voulait-il à quelqu'un en particulier ? Pensait-il que son échec ait à voir avec l'histoire, enfin, l'intrigue, ou, justement, le fait qu'il n'y en ait pas, si tel était le cas ? trop de similitude avec tout ce qui se faisait ? Est-ce que le problème, selon lui, ne venait pas des écrivains qui, trop nombreux, lassaient le public ? Avait-il des anecdotes, des petites indiscretions marrantes ?

Laurent L. restait muet. D'un côté, il souhaitait prendre ses distances, de l'autre, il ne trouvait pas sans attrait d'aller défendre sa position sur un plateau : s'il tirait son épingle du jeu, ce serait une seconde chance pour le roman. Il aurait voulu insinuer qu'il n'était pas aussi insignifiant que sa position d'auteur anonyme le laissait croire. Mais la

filles avait ce côté pressé et abrupt qui décourage les subtilités.

Elle mit fin à ses tentatives en le remerciant. Elle avait noté ses réponses, il y avait des choses intéressantes, commenta-t-elle, qui, c'était curieux, revenaient souvent dans la bouche des autres. Il fut convenu qu'elle le rappellerait pour lui confirmer son éventuelle participation.

À peine eut-il raccroché qu'il s'en voulut d'avoir coopéré. Était-il nécessaire de s'avilir davantage ? Surtout, il lui sembla illusoire d'espérer profiter de l'émission pour exprimer une opinion oblique. Mais rien ne prouvait qu'il serait distingué dans la masse informe des auteurs malheureux, nul repéré parmi les nuls. Avant de pouvoir refuser, il devrait maintenant attendre d'être choisi, mais dieu sait combien de temps cela prendrait.

2.

Celia

Laurent L. s'étonnait parfois que le profond désenchantement qui l'envahissait n'ait pas encore déteint sur son amie. Il avait rencontré Celia six mois plus tôt, à une époque où il était encore porté par les perspectives de la publication. C'était une jolie fille brune, maigre et déliée, dont les attitudes successivement gauches, frissonnantes, ou soudain triomphantes, évoquaient à tous moments une série de mode pour magazine d'avant-garde. Bizarre, étrange au bon sens du terme, il l'avait d'abord imaginée difficile d'accès, en raison peut-être de son appartenance à cette bourgeoisie éclairée dont l'autosuffisance intimide. Lorsqu'elle ne semblait pas dans d'imprévisibles accès de dépression, elle charmait par un jugement ironique et amusant sur quantité de sujets. Elle-même ne faisait pas grand-chose : tout lui paraissait vain, bêtement laborieux, ennuyeuse redite. Le sentiment qu'elle aurait pu réussir n'importe quoi brillamment lui suffisait largement, et la désespérait en même temps. Lorsqu'elle ne s'en plaignait pas, elle se vantait d'avoir eu très jeune une liaison quasi maritale avec un cinéaste âgé, expérience dont elle prétendait avoir retiré l'une de ces déceptions qui déterminent

DE Jean-Philippe DELHOMME

COMIQUE DE PROXIMITÉ

Jean-Philippe Delhomme a publié deux romans, *Mémoires d'un pitbull* (2000) et *La Dilution de l'artiste* (2001).

Il est également l'auteur d'une série d'albums dont *Le Drame de la déco* (2000), *Art contemporain* (2001) et *La chose littéraire* (2002).

Jeune écrivain, Laurent L. vient de publier son premier roman. Il s'est acheté un costume neuf en prévision d'un passage à la télévision. Mais rien ne vient. Son livre passe inaperçu. Laurent L. s'apprête à retourner au néant lorsqu'il reçoit un appel de Lagodasse, un comique médiatique en pleine gloire dont les sketches font rire des millions de téléspectateurs. Lagodasse a trouvé son roman sur un banc et l'a lu. Comment résister à l'énergie vitale de Lagodasse, à son tempérament de lutteur de la scène? L'humoriste grand public affiche sa fascination pour la mélancolie timide du romancier. De ce mariage délirant entre deux mondes, Laurent L. fait l'apprentissage à travers une équipée aussi burlesque que lamentable. Satire féroce du spectacle contemporain, *Comique de proximité* s'attaque avec une pointe acérée à ces icônes médiatiques que sont devenus les humoristes.

DENOËL

B 25677.3 03.05
ISBN 2.207.25677.4
20 €

